

## Le guide, le frère, le confident

Pierre Caminade, le guide, le frère, le confident... Un homme qui fut un vrai, rare, ami.

Je le rencontrai chez Vyron Bellas, pianiste originaire d'Europe centrale qui, dans les années quarante, ouvrait régulièrement son atelier à ses proches comme aux inconnus. Contre l'occupant, se créaient ainsi, ici et là, diverses poches d'intérêt intellectuel et artistique. Chez Vyron Bellas, musique, peinture et poésie étaient à l'honneur.

Qui m'introduisit dans ce cénacle, je ne saurais dire. Quant à Caminade, il était là avec son ami d'enfance Jean Legrand, comme lui Montpelliérain. Yvonne Godeau, de la Comédie-Française, disait des poèmes de lui. Aussi rigoureux dans sa pensée qu'ouvert à toute tentative créatrice, il était de ces rares êtres capables de s'intéresser aux autres sans discrimination d'âge ou de talents en herbe ou déjà affirmés, toujours prêt à encourager tant les rêves que les réalisations de ses cadets.

Chez Vyron Bellas, certaines rencontres se déroulaient autour d'un thème précis : discussion entre forme et contenu dans l'œuvre d'art, Picasso et la femme aux deux visages, alexandrins et vers libres, peinture figurative, peinture abstraite. Pierre était le premier à animer les débats.

Fin 1941, Jean Legrand édita une revue, *Le Bon sens*. Au printemps suivant, à propos d'une attaque contre Eluard qui avait paru dans une publication à tendance pétainiste, Legrand répondit

Présence de Pierre Caminade

pertinemment : « (...) Nous défendons d'autant plus librement Paul Eluard que nous connaissons les limites du surréalisme, et ses failles. Mais nous savons aussi que rien de grand ne pourra se faire aujourd'hui si on n'a pris conscience de ce qu'a représenté le surréalisme, enfanté par les grands problèmes humains que se sont transmis depuis plusieurs siècles, les mouvements vivants de la pensée. » À de pareilles affirmations, Pierre Caminade, qui dès 1939, rappelons-le, avait publié un manifeste avec Christiane Rochefort, intitulé *Sans classe*, ne pouvait qu'adhérer à de telles affirmations, mais il conseilla à Legrand la prudence : l'autorisation de l'occupant n'étant pas obligatoire pour les revues, elles paraissaient aux risques et périls de leurs participants. Ce genre de défis était alors trop dangereux.

Rien d'étonnant cependant à ce qu'il se fût alors engagé quelques contacts entre la *Main à plume*, revue surréaliste fondée par J.-Fr. Chabrun et Noël Arnaud, qui avaient vingt ans, et l'équipe du *Bon sens*. (Merci au ciel : les articles des uns et des autres passèrent inaperçus, ou furent seulement incompréhensibles aux occupants.) Malgré bon nombre de points en commun, l'accord ne put cependant se faire entre les deux groupes. Conflit de génération, peut-être.

C'est aussi à cette époque que Caminade rencontra Sartre à la célèbre Coupole, café de Montparnasse, où ils choisirent ensemble, à plusieurs reprises, les poèmes à lire chez Vyron Bellas. Les activités s'y poursuivirent en effet, et prirent en février 1945 le nom de *Mouvement artistique évolutif* : fondateur président, Vyron Bellas. Caminade se retrouva au comité directeur, et son ami Jean Legrand au secrétariat général ; les rencontres des années précédentes se perpétuèrent de façon plus structurée. Début 1945, Pierre publia *Corps à corps* dans la collection *Dauphine* que dirigeait Jean Legrand.

Et la guerre prit fin.

Le 30 novembre 1945, Caminade fit une conférence sur Max Ernst, à la Maison de l'Université, et collabora jusqu'en juillet 1946, aux hebdomadaires *Essor* et *Paris, arts et lettres*.

Chacun alla son chemin. Nous nous croisions pourtant ici et là, au cours de diverses manifestations à la Maison des Lettres de la rue Férou, un des creusets oubliés des espoirs de Saint-Germain-des-Près. Ou encore au Club d'essai, radio expérimentale d'avant-garde, (délocalisation avant l'heure) dirigée par le poète Jean Tardieu, qui

diffusa le *Château d'Otrante*, de Walpole, que Pierre avait adapté, et d'octobre à décembre 1946, *Quatre plaisirs*, un montage de proses poétiques « exprimant les sensations internes du joueur et du reporter de matchs ». Ces *Quatre plaisirs* allaient être portés non pas à la scène, comme on dit, mais sur un plateau admirablement adapté au sujet : le stade de Roland-Garros. Hélas, au dernier moment, les moyens financiers firent défaut... Revanche à cette déception, un « plaisir » intellectuel : en 1947, *Les Cahiers de la Pléiade*, que dirigeait Jean Paulhan, publièrent des poèmes de notre ami.

C'est cette année-là qu'il partit pour l'Extrême-Orient, comme chargé de fonctions aux affaires économiques du Haut-Commissariat de France, à Saigon. Je n'en sus rien alors, du reste : en cette époque d'après-guerre, la vie n'était pas si facile qu'on se plaît maintenant à le dire... Chacun s'assumait de son côté comme il pouvait et vaquait à ses propres affaires.

Comment nous sommes-nous retrouvés ? Qu'on me pardonne de rappeler un événement d'importance dans ma future vie dite « professionnelle ». Après tout, rien ne dit que je ne la doive pas, en partie, aux encouragements prodigués dix, quinze ans plus tôt par un homme attentif à mes rêves d'écriture. J'ai nommé, bien sûr, Pierre Caminade. Les camarades surréalisants de ma classe d'âge m'auraient plutôt découragée....

Une bonne dizaine d'années passèrent. Sanary, si près de Toulon, de La Seyne, était devenu mon port d'attache, parfois même au sens propre, puisqu'il m'était arrivé d'y faire de longues escales en voilier. J'y étais – et le suis toujours – « empaysée ». Mon premier roman parut au printemps 1956, aux éditions Gallimard, qui organisèrent une signature à Toulon, chez un libraire de la vieille ville. Un avis parut dans un quotidien de la région. Quand j'arrivai, ce libraire – Rebufa – me dit qu'un de mes amis était passé, mais il avait oublié son nom. « Un journaliste, je crois », ajouta-t-il. J'étais intriguée, un peu fâchée : si l'inconnu ne trouvait pas le temps de revenir, je ne saurais pas qui était l'ami en question.

Il revint. Nous nous étions perdus, le temps des retrouvailles était venu. Sans cette annonce, nous aurions pu, des décennies durant, nous croiser sans le savoir ! Entre-temps, après 1949, à son retour d'Indochine, il avait vécu dans la garrigue montpelliéraine, environ

Présence de Pierre Caminade

deux ans durant, une aventure de « retraite littéraire », en compagnie de son ami Jean Legrand.

Rebufa avait dit journaliste. Il avait omis le poète, qu'il ne connaissait pas encore. Donc, Caminade était là, devant moi, avec sa jeune femme Madeleine. Exclamations, présentations, émotion. Dès lors, ils firent tous deux partie du cercle restreint de ceux qu'on peut appeler, très rares, « les meilleurs amis ». Avec eux deux, la complicité fut d'emblée totale.

Au printemps 1957, la Foire de Toulon se déroula sous le signe de la Marine. Chargé d'organiser une journée consacrée aux Ecrivains de la mer, Caminade rassembla ceux de la côte varoise – de Toulon et ses environs particulièrement – et me confia la mission d'en réunir quelques-uns venus de Paris ou d'ailleurs. Ainsi se rencontrèrent Henri de Monfreid, Alain Bombard, Jean Feuga, Pierre Béarn, Louis Le Cunff, Anita Conti, les amiraux Bargeot et Lemonnier, le commandant A. Thomazi, Charles de Richter et bien d'autres. Si cette journée fut une réussite – le public vint très nombreux pour rencontrer les écrivains – elle le dut à Caminade qui, des semaines durant, publia chaque jour dans *Le Petit Varois-La Marseillaise* un très long article sur chacun des auteurs qui devaient être présents au festival.

D'autre part, s'était créé à Toulon le Carrefour des arts, haut lieu de rencontres de poètes, d'écrivains, de peintres, auxquelles participaient par exemple le romancier Cruciani, de Six-Fours, ou le peintre Olive Tamari, qui fut directeur des Beaux-Arts à Toulon. Et naturellement notre ami m'y introduisit lors d'un de mes séjours. Il fut toujours des plus actifs pour faire tourner ce Carrefour.

En 1962, il collabora activement à l'hommage rendu à André Salmon pour ses 80 ans. Les poètes de Toulon dirent chacun un de ses poèmes, des amis comédiens et sa femme Léo lurent un choix de textes. Un grand banquet clôtura la soirée.

Fin mai 1965, Caminade me fit participer aux rencontres poétiques qu'accueillait pour quelques jours Paul Ricard, en son île de Bendor ; rencontres dont l'organisation revenait au poète Jean Orizet, qui devait ultérieurement s'installer à Paris et fonder les éditions du Cherche-Midi. Récemment, lors d'un dîner du Pen-Club qu'il a présidé pendant plusieurs années, nous avons évoqué ensemble le souvenir du poète Pierre Caminade. Trois ans durant, allaient se croiser à Bendor selon les

années : Jean l'Anselme, Luc Bérumont, Henri Bosco, Louis Braquier, Paul Chaulot, Claudine Chonez, Georges-Emmanuel Clancier, Luc Decaunes, Vera Feyder, Jean Follain, Guillevic, Raymond Jean, Jean Malrieu, Paul Mari, Pierrette Micheloud, Jean Rousselot, Jean Tortel, Toursky, André Verdet ; ainsi que des comédiens, tels Jacques Doyen ou Marianne Auricoste, et des chanteurs – Marc Ogeret, Hélène Martin, Cora Vaucaire – qui vouaient leurs récitals à la poésie dite ou chantée. Le premier jour, la « poésie de la mer » fut à l'honneur. Invités de marque : Alain Bombard, le commandant Taillez. On commémora également, ce jour-là, le 20<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Paul Valéry. Pierre fit d'ailleurs ultérieurement une conférence sur Valéry, chez le docteur Baixe, à Toulon, et devait lui consacrer un ouvrage, en 1972, aux éditions Pierre Charron.

Durant ces années 1965-1967, Pierre Caminade, fidèle, discret mais toujours présent, devait ainsi résumer dans *Le Petit Varois-La Marseillaise* l'atmosphère qui régnait durant ces rencontres : « (...) Ils se savent tous, quels que soient leurs œuvres, leur talent, leur éclat, tendus, vibrant leur art du langage, de la parole, du chant, de la musique, ils se savent tous, quels que soient leur vanité ou leur orgueil, des serviteurs. (...) Ici, dans l'île du festival, ils sont soudain dépersonnalisés, mais l'événement se fonde sur ce qui, le plus particulier à chacun d'eux, ira ou va déjà enrichir et ennoblir la sensibilité humaine. »

À noter : au cours du troisième festival (septembre 1967), une table ronde que dirigeait Robert Laffont autour des poètes de Langue d'Oc ; « Au cœur même du monde moderne (... ils) font du terroir une terre universelle », disait-il. Déclaration que Caminade, fidèle à ses origines méditerranéennes, relevait dans son compte rendu de *La Marseillaise*.

Aux festivals de Bendor succédèrent ceux de Coaraze, petit village médiéval perché à quinze kilomètres derrière Nice. Festivals de poésie, instaurés par le maire-poète Paul Mari et l'écrivain et critique d'art Jacques Lepage, grand défenseur de l'Ecole de Nice en peinture, du mouvement Support surface. Nous étions quelques-uns, dont les Caminade qui m'avaient entraînée, naturellement, à vivre dans une maison vide prêtée par un mécène niçois. Au village, se rencontraient, entre autres, Angèle Vannier, poète aveugle, Andrée Apercelle, future présidente de l'Union des écrivains de Grenoble, Ben, poète et provocateur, Maryse Choisy, Jean Zimmerman, Chopin.

Présence de Pierre Caminade

À Bendor, banquets, temps de franche gaieté ou de discussions des plus sérieuses se succédaient, qu'animait toujours Caminade de son éternelle jeunesse, sa gaieté sans faille et sa rigueur. On alla même jusqu'à plonger avec les hommes-grenouilles de la base. À Coaraze, on pique-niquait parfois dans la montagne ou dans le lit de la rivière. On jouait aux boules. Les rencontres de 1968 furent particulièrement épiques, on s'en doute, les communautés issues de ce fameux « Mai » qui campaient dans la vallée venant ponctuellement troubler, de leurs bruyantes adhésions ou protestations, le programme établi. On vit aussi par une belle nuit d'été, l'excellente troupe de Nice « Les Vagants » jouer *En attendant Godot* de Beckett, en plein air, sur une vaste terrasse soutenue par les murailles médiévales, avec une simplicité qui rendait au texte toute sa valeur.

À la fin des années soixante-dix, la ville de Nice tenta d'instaurer une grande foire du livre. Si cette foire ne parvint pas, commercialement, à rivaliser avec celle de Franckfort, des rencontres de qualité avaient lieu à l'écart des grandes tentes dressées pour les auteurs et les éditeurs. Ainsi le « Kiosque à musique » reçut-il, entre autres, le poète Norge et l'écrivain Michel Butor. Grand adepte et défenseur du nouveau roman, Caminade y tint évidemment une place de choix lors des échanges entre ce dernier et le public.

Autre festival auquel Pierre Caminade prit une part active en tant que membre du jury durant une vingtaine d'années, le Festival du film maritime et d'exploration de Toulon, fondé en 1959 par le médecin de marine Jacques-Henri Baixe, auquel il me présenta, ce qui me valut l'honneur et le plaisir de faire également partie de ce jury. Je me rappelle particulièrement certaine délibération au cours de laquelle Pierre défendit vigoureusement le magnifique film de Bernard Moitessier, *La longue route*, contre d'autres œuvres, excellentes certes, mais auxquelles manquaient la dimension poétique, chère à notre ami – qui fut aussi responsable du Prix littéraire du festival.

Festivals ou pas, nous nous voyions chaque fois que je séjournais à Sanary. Pierre et Madeleine aimaient marcher, nager, et nous nous sommes souvent donné rendez-vous sur les plages, pour partager les plaisirs de l'eau, plaisirs qui s'ajoutaient aux échanges que nous avons, sur le sable, avec les amis écrivains ou peintres des environs, tels Albert Ayme, Fontvielle-Alquier, Cruciani, dans le jardin duquel nous nous

retrouvions aussi, sous les palmiers, pour la rituelle partie de boules du dimanche.

Naturellement, Caminade ne cessait d'écrire. En 1970, parurent aux éditions Morel *Le don de merci*, et en 1972 *Journal d'une tendresse*, qui obtint à Paris le prix Sévigné, destiné à récompenser un roman rédigé sous forme de lettres. Pierre publiait également des poèmes dans diverses revues, comme *Artère* où figurèrent, entre autres, des textes que lui inspiraient les œuvres de ses amis peintres, tels Albert Ayme ou Jean Neuberth. Quant à l'importante revue *Sud*, sise à Marseille, il y collabora vingt ans durant..

Depuis que nous nous étions retrouvés, en 1956, lorsque j'étais à Paris, nous correspondions ; il me tenait au courant de la vie culturelle du Var, de ses rencontres, de ses lectures, de ses activités. Et je voudrais citer ici, à titre d'exemple, un passage d'une lettre qu'il m'adressa en 1974, dans laquelle il me conta la genèse d'un travail effectué en compagnie de sa femme : « La revue *Degrés*, de Bruxelles, n° 4, vient de publier un article que nous avons écrit sur la signification du jeu musical des phonèmes dans "Les Chats", le sonnet de Baudelaire. Cela avait d'abord été un jeu joué pendant quelques jours, au hasard des promenades et des mots. » Quelques lignes qui, bien analysées, nous donnent une belle image de la synthèse que Pierre réalisait avec naturel : l'activité physique, quasi sportive – il était grand amateur de marche, je l'ai dit – et l'esprit en marche, lui aussi, qui va son chemin, de front avec l'humour, la plaisanterie même, l'amour et de la musique et de la langue, jusqu'au jeu qui entraîne l'analyse pour atteindre, en fin de compte, la poésie.

En 1998, me trouvant pour une fois sur la côte atlantique, j'ai traversé tout le Sud, d'ouest en est, avant de rentrer à Paris... Pourquoi, pourquoi cette impulsion ? me disais-je ! Hélas, j'ai bientôt compris : j'ai vu Pierre et Madeleine plusieurs fois en octobre. Il avait dans le regard la même vivacité, dans l'esprit, la même gaieté, la même malice. En tout, la même présence, et plus de tendresse encore émanait de tout son être : il faisait tout pour ne pas m'inquiéter, mais...

Un mois plus tard, il n'était plus là. Et c'est à Madeleine que je dédie ces lignes.

Nadine LEFEBURE

## La maison du poète

Montpellier

15, rue de la Loge

1911-1932



« Montpellier, je te veux ma ville.

Je te veux, ma ville de colline lente et de mer prochaine,  
parce que (ailleurs n'y aurait-il pas château fort, cathédrale,  
palais ?)

tu as cette place-jardin qui se dresse et s'allonge, où te  
révélant tu me révèles. » *Reliefs*.

## Pour Pierre Caminade

Mes rencontres avec Pierre Caminade remontent au passé le plus reculé de nos vies d'adultes : celle des études en faculté. Rien, a priori, ne justifiait une telle rencontre. Si, au-delà même de spécialisations différentes, quelque chose de bien plus fort, et de plus d'étendue, ne nous avait rapprochés. Les années de facultés mirent en évidence que, l'un et l'autre sans nous être tellement vus, et encore moins concertés, avions, à des années-lumière de distance, bien des goûts communs. Bien que séparés par des géographies cordiales assez dissemblables, sinon, a priori, peu compatibles : il avait choisi l'avant-garde parisienne, plus particulièrement dans sa branche théâtrale. Je militais ardemment, pour l'occitan, sa culture, sa littérature, sa pompe dérisoire, et ses œuvres, parfaitement ignorées, quand elles existaient. Tout semblait fait pour nous séparer, sinon pour nous opposer. J'étais, comme bien des minoritaires, fort ombrageux. Il fallut toute la grâce souriante de son amitié pour que nous puissions nous rencontrer, de façon assez irrégulière, d'ailleurs, mais sans la moindre ombre. Et dans un esprit d'humour que nous affectionnions tous deux.

Il y eut, ensuite, une longue période de silence. Il avait quitté Montpellier pour la Provence. J'exerçais la médecine du côté de Saint-Guilhem-du-Désert. Le long silence de ces années aurait pu nous éloigner de façon définitive. J'aurais pu le croire. Bien que sachant qu'il poursuivait, au-delà de son attention permanente au théâtre, une œuvre de poète, dont les *Cahiers du Sud* de Jean Ballard m'apportaient les échos.

Présence de Pierre Caminade

Et pourtant, cette amitié, cette « lampe obscure », ne souffrit pas de ces périodes syncopées. La lumière voilée, lointaine, brillait doucement dans l'ombre, où nous semblions l'abandonner. Elle savait attendre.

Et c'est alors à l'ombre de Jean Ballard, que son amitié pour René Nelli rapprocha du monde occitan, que je retrouvai, intact, le sourire de Pierre Caminade. Les signaux se firent plus fréquents, les rencontres aussi, ensuite, lors de ses séjours à La Grande Motte. J'entendis encore sa voix grave et les souvenirs qu'il prenait plaisir à évoquer. Ceux de nos amis disparus, Jean Catel, au tout premier rang, initiateur, à Montpellier, dans l'après-guerre – celle de 1914-18 – du théâtre moderne. Pierre participait à ce travail. Dans « Le paquebot Tenacity » et les pièces de Jean Cocteau. L'influence de Catel, plus durable que reconnue, a entretenu dans cette ville, à peu près désert culturel en ce temps-là, tout un secteur d'activité en faveur du théâtre contemporain, mais aussi classique, avec Shakespeare, évidemment. En un temps où les galas Karsenty s'étaient assuré avec Henry Bernstein le monopole de la scène dramatique.

Ce qui, me semble-t-il, l'emportait chez Pierre Caminade sur l'inquiétude initiale de tout poète, c'était la quête de sa voix – de sa voie – dans le miroir des autres, les antécédents, lointains ou proches. Chez qui, à travers les forêts inconnues, il sait (le poète) que tôt ou tard, il trouvera, dans quelque source perdue – son miroir caché, sans qu'il s'en doute – déformée plus ou moins par les frissons de l'eau naissante, cette image de lui-même qui lui montrera son chemin. Pour qu'il s'y reconnaisse. Pour qu'il entende, enfin, sa voix propre. Pierre ne m'a jamais parlé de cette recherche, la seule qui mérite ce nom. Celui qui a trouvé sa voix, celui-ci sait bien qu'il n'a plus à chercher mais qu'il trouvera. S'il a le courage d'y consacrer une bonne part du meilleur de lui-même. S'il a, selon l'expression du catalan Josèp Sebastià Pons, « ... la patience et l'amour de son art ».

Cela, Pierre l'avait. Et la générosité qui se traduisait par cette grâce qu'il mettait dans les rapports humains comme par la forme qu'il plaçait dans sa démarche poétique, et dans une liberté qui était aussi l'un de ses caractères prédominants. Qui l'avait conduit à ce qui prédomine dans son œuvre poétique, celle où sa capacité de don pouvait pleinement s'épanouir et s'exprimer : l'érotisme. La poésie, plus que le

théâtre encore, se prête à son expression. Il n'a jamais cessé de s'y manifester dans l'abondante écriture de Pierre Caminade. Réponse à une exigence intérieure qui est le signe, quel qu'en puisse être le contenu, des poètes véritables. Il fallait qu'il le dise. Il fallait qu'il confie à la page blanche tout cela qui bouillonnait en lui. Il écarte, très tôt, les contorsions formelles qu'imposa, longtemps, la tyrannie d'une certaine avant-garde. Tout autant que les rigueurs des antiques morales. Plus soucieuses, les unes que les autres, du paraître, aux dépens de l'être. Il fut lui-même. Et c'est là encore qu'il nous plaît de le retrouver.

Le mérite de Pierre, et son bonheur aussi, fut d'avoir, de la sorte, et d'un pas décidé, franchi toutes les bornes possibles et tous les interdits. Sa poésie ouvre aux choses et aux actes de l'amour des espaces où les éléments les plus précieux de l'alchimie verbale trouvent tremplin à leur essor, le rêve, l'évocation, où se rencontrent et se confondent la réalité et le songe de l'acte d'amour.

Il m'a plu de savoir que, pour rejoindre son fils, au village d'Aumelas, non loin de Montpellier, notre ami Pierre Caminade s'est ainsi, bien souvent, amené à l'ombre d'un château, celui de la naissance de l'un de nos plus grands troubadours : Raimbaut d'Orange, qui en fut dix-huit ans le seigneur. Le poète, de plus en plus présent à l'univers de la poésie, celui qui, des cristaux de neige accrochés aux buissons de sa garrigue, fit, pour l'éternité, « la fleur inverse », comme l'est l'image au fond du miroir. Pierre savait aussi comment se fait, en poésie, ce miracle de la fleur de neige.

Max ROUQUETTE

## La maison du poète

### La garrigue montpelliéraine

1949-1951



« J'ai voulu retrouver le petit "mas solitaire" perdu dans la garrigue montpelliéraine où Pierre a vécu quelques années et où j'ai passé plusieurs étés, il y a quarante ans ! Hélas les chemins sont remplacés par des routes, les vignes par des hameaux de villas. Il reste quelques vignes et les deux platanes sous lesquels Pierre écrivait *L'arrière-pays*. Si le bois reste intact, c'est qu'il est communal, mais le mazet a été rénové et les vieilles tuiles sont bien rouges. Je n'ai pas vu d'écureuil mais les tiges de fenouil sont les mêmes avec leurs chapelets de petits escargots que Pierre cuisinait avec une sauce à la noix. » *Madeleine, 18 août 2000.*

## Une amitié pour la vie

Si je peux employer un terme impropre pour parler de la longue amitié (près de soixante-dix ans) qui nous a liés, Pierre Caminade et moi, c'est qu'il s'est agi d'une amitié vagabonde, c'est-à-dire qu'en ayant duré la plus grande partie de nos vies, elle a été géographiquement entrecoupée de voyages, d'absences, parfois de plusieurs années, avec des retrouvailles aussi naturelles que si nous nous étions quittés la veille. Sans même que l'on ait tellement eu besoin de lettres ou de coups de téléphone pour l'entretenir... Et je crois que le lien le plus durable et le plus vivant, à part notre commune origine montpelliéraine, ce fut la littérature, plus spécialement la poésie de son côté, et le roman du mien. Un mot d'enfant peut en témoigner : pendant le sombre et glacial hiver 44, à une époque où Pierre faisait souvent irruption chez nous pour venir se chauffer – nous avons cette chance dans ce petit hôtel du Quartier Latin –, ma fille Christine, alors âgée de quatre ans, avait eu l'idée de le surnommer « Monsieur Littéraire », à force d'entendre revenir ce mot dans nos conversations...

Dès le lycée, nous étions en première ou en philo, décalés d'un an, Pierre Caminade faisait partie de la bande de copains et de quelques copines – audacieuses pour l'époque ! – qui se réunissait au Peyrou, cette magnifique promenade qui domine toute la ville et offre une vision allant des lointaines Cévennes jusqu'à la Méditerranée toute proche. Et cette joyeuse bande ne venait pas uniquement là pour blaguer ou chahuter ou encore flirter gentiment. Je pense encore combien ce paysage latin ou grec, comme l'on voudra, mais portant aussi la marque

## Présence de Pierre Caminade

du Grand Siècle puisque le Peyrou a été fondé par Louis XIV, cette atmosphère radieuse – car en ce temps-là, du moins dans nos souvenirs, il faisait toujours beau – tout cela nous incitait bien souvent à des discussions littéraires, et il nous est arrivé parfois de voir Pierre tirer un papier de sa poche pour nous lire quelques vers de sa composition. Je crois même me souvenir qu’il nous a donné lecture d’un très joli poème, « Les Mouettes » où il évoquait bien sûr les étangs si riches en couleurs qui séparent la ville du cordon littoral avec le célèbre Palavas-les-Flots. Encore un lieu où nous allions souvent le dimanche, en empruntant le petit train rendu fameux par Dubout.

Il faut ajouter qu’à cette époque nous avions une sorte de ministre de la culture en la personne d’un professeur d’anglais au lycée, Jean Catel, qui se dépensait, en dehors de son travail, dans toutes sortes d’activités et de manifestations artistiques. Il avait fondé une association, Les Amis de la musique puis Les Amis du théâtre. Il fit monter à l’Opéra de Montpellier *Le Freischütz*, célèbre opéra-comique de Weber, si rarement joué en France, et, pour renforcer les chœurs de cet opéra-comique, il recruta quinze élèves du lycée. Comme je jouais du piano, je devins directeur des chœurs, et au soir de la première nous nous sommes retrouvés, Pierre était du nombre, costumés en montagnards tyroliens, plume au chapeau, fusil à l’épaule, entonnant avec ardeur le célèbre « Chœur des chasseurs » qui fut même bissé. Dans le domaine théâtral, Jean Catel fit monter à l’Athénée *l’Orphée* de Jean Cocteau, où Pierre jouait au troisième acte le rôle du commissaire de police et moi celui de son greffier. Le rôle d’Orphée était tenu par André Pernet, un fameux chanteur d’opéra dont les anciens se souviennent peut-être encore.

Dès cette époque, Pierre avait fait publier ses premiers poèmes dans une petite revue d’Agen qui s’appelait *La Bouteille à la mer*. Il m’incita à faire comme lui, et c’est ainsi que j’eus la joie d’avoir trois poèmes publiés dans cette sympathique revue... Je ne persévérerai pourtant guère car ma seule ambition, c’était le roman.

Là-dessus, à la rentrée, je dus quitter Montpellier, et j’abandonnai à regret cette bande d’amis qui allait d’ailleurs se disperser peu à peu, suivant leurs études ou leur carrière dans les années qui suivirent. Je partis pour Paris, puis pour l’Allemagne où je fis trois longs séjours pour y préparer ma licence et mon diplôme. Pierre, lui, faisait son droit à

Montpellier, tout en poursuivant ses activités avec Catel, parmi lesquelles la création du Ciné-club. L'écho m'en vint jusqu'à Berlin, ce qui prouve, comme me le dit Pierre dans la dédicace de l'un de ses ouvrages, que l'amitié était toujours vivante, malgré l'éloignement et les silences...

Et cela continua ainsi : une succession de séparations et de nouvelles rencontres. En 1934, nous nous retrouvions à Paris dans un cercle d'exilés méridionaux où nous discussions beaucoup de politique, et encore plus de surréalisme dont c'était la grande époque. Mais bientôt ce fut moi qui m'en allai de Paris pour occuper un poste de professeur dans les Ardennes, puis à Falaise où je trouvai un refuge idéal pour travailler au calme, à bonne distance de la capitale. Je terminai mon premier roman, *Les eaux mortes*, qui évoquait les étangs de l'Or et de Maguelone, et il fut publié en 1938. Le second, *Le bouquet d'orties*, d'atmosphère cévenole, parut en 1939...

Puis ce fut la guerre, un trou noir, la guerre qui dispersa tout, coupa la France en deux, sépara des êtres parfois pour des années. La correspondance n'exista plus que sous forme de cartes inter-zones, où l'on devait marquer des croix en face de questions ou réponses tout imprimées. Je perdis Pierre de vue.

Nous nous retrouvons à Paris, après la Libération, pendant ce rude hiver de 1944. La guerre a tout bouleversé. De nouveaux journaux paraissent, d'autres journaux reviennent de la zone Sud, après leur exil volontaire. De nouvelles maisons d'éditions se créent. Il faut repartir à zéro. J'ai la chance d'entrer aux *Nouvelles Littéraires* qui reviennent de Lyon, puis à *Essor*, un hebdomadaire de jeunes résistants où je suis chargé de la page littéraire. J'appelle naturellement Pierre qui y publie plusieurs articles de critique ou sur des thèmes chers à lui... La France s'ouvre de nouveau aux littératures américaine et anglaise, et si nous admirons depuis longtemps Rainer Maria Rilke et Faulkner, nous pouvons enfin écrire et publier librement sur eux.

Bientôt viendra une nouvelle séparation qui sera de très longue durée, quand Pierre part pour Saïgon et, au retour, s'installe dans le Midi.

Les années passent, nous maintenons toujours le contact, souvent par l'intermédiaire de sa sœur Jeanne, mariée à Pierre Vidal, l'un de nos amis communs.

## Présence de Pierre Caminade

Et voilà qu'un jour de 1985, nous décidons d'aller passer un mois à la Grande Motte, ma femme et moi, et c'est là que je retrouve mon vieil ami, et il a à ses côtés Madeleine qui entre tout de suite dans notre amitié. C'est un mois merveilleux dans mon souvenir. Souvent, le matin, nous allons voir sur la plage Pierre et Madeleine qui pratiquent la natation, car Pierre est un grand sportif, football, natation, tennis. Dans l'après-midi ou le soir, nous nous retrouvons à quatre... Ou plutôt cinq, car nous avons emmené avec nous l'une de nos petites filles de neuf ans, Aliénor, et Pierre, qui s'est pris d'affection pour elle, compose un acrostiche sur les lettres de cet étincelant prénom... que je cite pour terminer :

Aube ô comédienne enfant  
Légère Aliénor a mimé le jeu  
Initiales de l'être sur le sable  
Elfe, oui, qui enchante le soleil  
Naissant aux rives des plaintes et des rires  
Opalescents ton visage et ton âme  
Ravis par les désirs inconnus des neuf ans

Olivier SÉCHAN

## Evocation

Notre commun pays d'Oc fut l'inspirateur, du plus près au plus loin, de sa *caminada*, sa route dans le soleil du désir, et ce désir était d'une intense lucidité : c'est ainsi que je peux sentir l'œuvre de Pierre Caminade.

Nos routes ont tardé à se croiser, et ce ne fut pas dans notre ville, Montpellier : nous étions trop jeunes ou ailleurs. Il me parlait pourtant, plus tard, de mon grand-père qui connaissait sa famille, et des battues aux macreuses dont le vrai nom est foulque, sur les étangs de l'Or ou de Vic, qui est le gibier de base des chasseurs à l'eau. Et nous connaissions tous deux la meilleure façon de préparer cet oiseau, au vin rouge et aux olives, à condition de les peler.

Il fallut l'amitié de la navigatrice et romancière Cilette Ofaire, du créateur des toiles libres Albert Ayme, de notre commun éditeur d'alors Robert Morel, et des rencontres du mercredi dans les locaux de la revue *Sud*, à Marseille, pour que nous puissions nous reconnaître.

Dans les années soixante, Pierre Caminade m'avait convié à me joindre au comité de rédaction d'un ouvrage des Belles Lettres, *Permanences méditerranéennes de l'humanisme*, où se côtoyaient Yvon Bélaval, Ferdinand Alquié, Jean Camp, Lawrence Durrell, Emile Bouvier, Louis Brauquier, Hervé Harant... Je le revoyais aussi de temps en temps au Clapas, fidèle à son lieu d'origine où l'on se souvenait qu'il avait été dans sa jeunesse un pionnier du Ciné-club. Il était de ces écrivains qui avaient accroché des racines au calcaire de la ville et des

Présence de Pierre Caminade

garrigues qui ont marqué Valéry, Conrad, Gide ou Larbaud, tel ce Jean Legrand, autre Montpelliérain, qui était son ami. Je lui ai raconté un jour que Jean Paulhan, pirouettant sur ses talons dans son bureau de la NRF, m'avait demandé : « Et que pense-t-on de Jean Legrand, à Montpellier ? ». Et je lui avais répondu : « Je peux vous assurer qu'on ne pense rien de lui, car personne ne le connaît, sauf Pierre Caminade. » Bien qu'il se fût éloigné de notre ville pour vivre à La Seyne, Caminade proclamait volontiers :

Montpellier, je te veux ma ville,  
Je te veux, ma ville de colline lente et de  
mer prochaine, parce que, à ton plus haut,  
(ailleurs n'y aurait-il pas château fort,  
cathédrale, palais) tu as cette place-jardin  
qui se dresse et s'allonge, où te révélant  
tu me révèles...

Il était de ceux qui savent transcender un terreau jusqu'à l'universel. Un humaniste, sans aucun doute, race en voie d'extinction.

Frédéric-Jacques TEMPLE

## Le joueur de flûte

Nous recevions parfois, en période de vacances, la visite inopinée d'un cousin par alliance qui, de la Corrèze aux Pyrénées et du Quercy aux vignobles montpelliérains, servait d'agent de liaison entre les divers membres de notre famille. Outre qu'il effectuait ces trajets à bicyclette sans être un sportif, ce dilettante combinait une certaine prédilection pour la gastronomie tout en affichant des idées héritées du Front populaire dont il fut un partisan convaincu. Les qualités surprenantes de ce cousin en faisaient un convive disert, affable, aimé quoique considéré comme un peu marginal. Un jour, après avoir savouré la soupe aux fèves préparée spécialement à son intention, le cousin André nous annonça le mariage de Madeleine, sa fille, avec Pierre Caminade, ajoutant : « Je ne peux vous dire exactement ce qu'il fait, mais c'est un Monsieur » !! Durant quelque temps, l'image virtuelle du gendre alla donc de pair avec le qualificatif de « Monsieur ».

J'ai rencontré Pierre Caminade vers 1956 ou 1957, alors qu'il venait de réaliser le *Livre d'or* consacré à la ville de Toulon. C'est à ce moment-là qu'il édita *Mer vive* avec des illustrations d'Olive Tamari. Mais le médium qui opéra comme une sorte de sésame fut, je crois, un certain tableau d'Albert Ayme, *Les géraniums de la mer*, dont les qualités poétiques et plastiques nous firent prendre conscience que nous étions, l'un comme l'autre, sensibles aux mêmes valeurs. Ce « Monsieur » était un poète, et le cousin André l'avait anobli de manière générique par ce qualificatif qui résumait bien son gendre. En effet, à une époque, pas si lointaine, où l'on avait honte d'avoir un chômeur

## Présence de Pierre Caminade

dans son entourage, il eût été difficile de situer un poète dans le cadre respecté des situations stables, définies, rémunérées (ou payées à l'acte) qui font la grandeur de la nation et l'honneur de la famille. Mais qu'est-ce qu'un poète ? Un « éveilleur » sans aucun doute, comme le prétendait René Char, un homme engagé probablement aussi, mais également celui qui, doué d'une sensibilité particulière, fait prendre conscience que les choses peuvent être porteuses d'un sens caché que, sans lui, on n'aurait su détecter ; il est, selon le mot de Valéry, « un préposé aux choses vagues ».

Justement, Pierre Caminade travaillait à son *Valéry* lorsque nous rendîmes visite au peintre Albert Ayme qui avait installé son atelier sur les collines de Six-Fours, dominant la mer. Finies, les années où grimpaient des géraniums vers le fond azuréen des tableaux. Ayme, après une période où sur de grandes toiles libres il faisait danser des formes monochromes, composait maintenant des œuvres très rigoureuses, découpant au cutter des cartons peints dialoguant ensemble, selon une dialectique calculée et subtile. Ces œuvres n'étaient pas sans évoquer Mortensen.

Caminade méditait devant l'amplitude du geste et la manière savante et non systématique, quoique rigoureuse, mise au point par l'artiste pour donner naissance à ces jeux formels. Je crois me souvenir que nous avons également rencontré Pignon qui habitait alors Sanary, au « Moulin gris », ancien atelier du graveur Daragnès. Après les séries des cueilleurs de jasmin et celle des oliviers, Edouard Pignon dessinait beaucoup sur le plongeoir de Port-Issol, pour alimenter d'imposantes compositions sur le thème des plongeurs. Devant les grands tableaux, Caminade, chaleureux et visiblement envahi par ces bousculades chromatiques, ne se montrait pas très expansif : il regardait et il sentait en silence.

Bien que m'étant toujours apparu comme plus proche des poètes que des peintres, Pierre Caminade ne cessa d'être très attentif aux recherches plastiques actuelles. Il s'approchait des créateurs formels avec une extrême humilité, comme celui qui s'initie à un métier qui n'est pas le sien. C'est avec une exceptionnelle sensibilité qu'il sut dire les espaces de ce cher Oliver Debré dans un poème évoquant

Une lumière épanouie  
La tentation du vide que la palette nie.

Rares sont les exégètes qui sont parvenus à évoquer l'œuvre de ce peintre avec autant de bonheur, avec « des mots hors jeu ».

Je crois que mon vieil attachement surréaliste l'amusait, et puis nous évoquions des amis, Jean Malrieu, Noël Arnaud, André Verdet... D'ailleurs, il se livrait à des prospections qui n'étaient pas très éloignées des jeux surréalistes\*. Pierre et Madeleine, au cours de promenades, se livraient à une bien curieuse chasse ; ils traquaient ce qu'ils avaient désigné sous le nom de « ficelles de facteur », ce lien jetable destiné à retenir les liasses de courrier ; il y en a, toutes différentes, qui font rêver pour peu que le collecteur soit enclin à la rêverie ! Or « ceux qui rêvent éveillés, prétendait à juste titre Edgar Poe, ont connaissance de mille choses qui échappent à ceux qui rêvent endormis ». Pierre Caminade rêvait beaucoup, ce qui est une activité comme une autre, rare et réservée à quelques élus, mais mal perçue par une société tellement attachée aux entreprises concrètes et au rendement économique. Il me revient à la mémoire une photo d'Izis représentant une foule dans le métro, à l'heure d'affluence : un musicien, seul, au premier plan, jouait sa complainte ; le poète Jules Supervielle avait écrit en regard de l'image cette belle phrase : « Pour tant d'hommes pressés, un seul joueur de flûte. » Pierre Caminade demeure pour moi ce joueur de flûte.

Paul DUCHEIN

\* On se souvient que Max Ernst, adepte des interventions du hasard comme tous ceux de la bande à Breton, expérimentait des procédés qui permettaient de stimuler l'imaginaire : ainsi sont apparues ses « visions nées d'une ficelle posée sur ma table ».

La maison du poète  
Villefranche-de-Rouergue  
Villa Sainte-Claire  
1951-1954



**Le lézard vert**

Le lézard vert s'effraie,  
La chair chambrée s'éveille à l'ombre du soir,  
Le plaisir va l'amble, – à peine éclore, –  
Infiniment doux est le désir d'ouvrir les  
Veines  
Dans la même clarté.  
*Anniversaire.*

## Un ami d'élection

Dans le paysage littéraire, quelques arbres souverains ne font pas une forêt : il y faut encore un riche tissu végétal. Pierre Caminade participait à celui-ci.

Il ne pouvait écrire que ce ne fût en poète – ce qui est une grande supériorité quand on se mêle de critique. Comment juger avec pertinence, avec acuité, des productions d'autrui si l'on n'a pas soi-même, à son corps défendant, fait expérience de la création, de ses voies, de ses modalités, de ses exigences ?

Encore faut-il avoir l'âme noble et ne pas craindre au lieu de se réjouir, quand l'un de vos pairs publie un recueil. (Une Anna de Noailles avouait, non sans quelque bassesse, de telles alarmes, ajoutant qu'après avoir lu, elle en avait été quitte pour la peur !). Or, ils sont nombreux, les critiques que le talent des autres indispose, et qui ne s'érigent en juges ou en termites que pour se revancher d'être, de naissance, dépourvus de sensibilité, réfractaires à l'accueil...

Le compagnon, l'ami très fidèle de Jean Legrand tenait la sensation pour la fonction primordiale de l'homme, cependant que le valéryen souscrivait pleinement à la célèbre invocation : « Honneur des hommes, saint Langage... » Aussi, Pierre Caminade pouvait-il m'écrire : « À sentir, je ne prise rien autant que l'épanouissement et l'expression exacte. » Pour peu qu'il les rencontrât réunis, il se laissait alors bouleverser par un texte. Et c'est en exultant qu'il vous manifestait sa gratitude : « C'est bien que tous les pouvoirs d'admiration, de toutes parts bafoués, se libèrent et s'exaltent. »

## Présence de Pierre Caminade

Un auteur désire être lu du plus grand nombre, mais il sait bien que seuls quelques bons esprits vont le goûter, percevoir ce qu'il a tu, rêver dans les marges du texte et faire, de celui-ci, semence ou tremplin. Depuis nos communs débuts chez Robert Morel, éditeur quelque peu mythique de Haute-Provence, Pierre Caminade aura été pour moi le lecteur idéal que tout écrivain se souhaite. Publiant un livre, je savais qu'il serait pesé sur les plus délicates balances de l'intelligence, de la sensibilité et du cœur ; qu'il serait commenté dans une langue chatoyante, métaphorique – une langue de poète. Qu'à lire la lettre ou la chronique appelée par l'ouvrage, je pourrais faire le point quant à mes ressources, à la façon des chanteurs qui se font régulièrement « contrôler ». Pierre Caminade ou le diapason. Et je le vois bien, à l'espèce d'incertitude où je suis, touchant cette *Ode à l'Océan* qu'il attendait et qu'il n'a pas pu lire.

Cela dit, comment ne pas le soupçonner de quelque indulgence à mon égard ? La très haute histoire d'amour que Mireille Sorgue magnifia dans *L'Amant* et les *Lettres à l'Amant* l'avait exalté au plus haut point (et il était homme à parler de l'amour en initié de la Maison des Mystères, à Pompéi). Or, j'étais cet amant qu'on louait (en vérité bien immodérément)...

Qu'on me pardonne le tour personnel de cet hommage à Pierre Caminade, hommage trop bref mais qui pourrait tenir en ces quelques mots : Lui que je n'avais jamais rencontré me manque aujourd'hui autant qu'ami d'élection.

François SOLESMES

## A Cerisy-la-Salle

C'était à Cerisy-la-Salle, dans les années soixante-dix de l'autre siècle. Un autre temps, un autre monde. Je rencontrai Madeleine et Pierre Caminade lors du colloque consacré au nouveau roman et ce qui très vite nous rapprocha, ce fut la Provence, le Midi et la revue *Sud*, héritière des prestigieux *Cahiers du Sud*. Pierre, qui avait déjà beaucoup publié, y collaborait et d'emblée il me proposa d'écrire dans ses colonnes, moi, la débutante qui n'avais encore fait paraître que quelques articles dans la *Revue des sciences humaines* ou *L'information littéraire*.

Cerisy, aujourd'hui, pour moi, c'est la façade du château, des nuages courant dans le ciel de juillet très bleu, aperçu par les grandes fenêtres de la bibliothèque, ce sont aussi et surtout des rencontres comme celle de Madeleine et Pierre. Ce sont des discussions fiévreuses durant les déjeuners et dans les allées du parc, près des bâtiments aménagés par Anne Heurgon, la fille de Paul Desjardins, qui perpétuait là l'héritage presque mythique des décades de Pontigny. Mais les participants aux décades de Cerisy refusaient presque tous l'héritage, tous les héritages. Beaucoup rêvaient d'une sorte de commencement absolu de la littérature, sans en apercevoir les dérives possibles. Ce qui intéressait Pierre, c'étaient les jeux de l'esprit auxquels se livraient les théoriciens du roman, et cet exercice de l'intellect ne pouvait que séduire celui qui sut si bien parler de Valéry et de la métaphore. Sur son œuvre romanesque, Pierre Caminade était

Présence de Pierre Caminade

très discret, il était modeste, comme les écrivains ne savent plus guère l'être. C'est seulement quelques mois plus tard que je pus lire ses fictions *Journal d'une tendresse* et *Le don de merci* qui dessinaient si bien son espace personnel.

Dix jours de réflexion à la campagne, des communications souvent passionnantes, cela ressemble un peu à un long voyage en mer comme il en existait autrefois : on a rompu les amarres, on oublie le relatif, le quotidien, et dans ces années-là, on le sait, régnait la Terreur, transformée rapidement en code rhétorique de la Terreur. Je fus alors frappée par l'humour de Pierre comme forme de résistance. Puisqu'on avait décidé de ne plus s'intéresser à l'intériorité, ni à l'histoire, ni aux histoires individuelles, ni à la psychologie, ni à la métaphysique, que restait-il ? Les jeux sur les mots et l'utilisation de la linguistique par des néophytes, à la façon d'un pavé de l'ours. Je me rappelle le jour où Pierre murmura, au cours d'une communication où il était question des « trous noirs », à propos d'un romancier dont j'ai oublié le nom : « Regardez-le, il est en train de se demander s'il est un trou noir ou un trou blanc ! » Je me souviens aussi de son rire lorsque Raïssa Tarr, alors très âgée, déclara à un écrivain célèbre : « Le nouveau roman et moi, nous avons quelque chose en commun, c'est que nous n'avons pas d'avenir. » Était-ce cette année-là ou la suivante que Raïssa, qui avait vécu la Révolution russe et qui, sous le nom de Raïssa Tatarinov, tint un salon dans le Berlin des émigrés des années vingt, dit aux participants du colloque que le fait politique le plus important à l'échelle mondiale, c'était la non-convertibilité du dollar ? Car, à Cerisy, il était de bon ton d'afficher un militantisme politique de salon et, lors d'une communication marxisante à propos des rapports entre littérature et prolétariat, ce prolétariat invoqué de manière incantatoire, Pierre se mit véritablement en colère. En effet, comme Raïssa, il avait une formation de juriste, ce qui était un garde-fou à l'encontre des amalgames et des utopies brouillonnes.

Au fil des dix jours, Madeleine et moi, nous nous amusions à remarquer que les vrais créateurs étaient le plus souvent discrets ou évasifs à propos de leurs textes. Et qu'ils ne restaient pas longtemps à Cerisy. Nathalie Sarraute avait fait une courte apparition, Claude Simon était venu en coup de vent, Robert Pinget aussi, Michel Butor était absent. On entendait et on voyait surtout – comme toujours – les snobs,

les épigones ; ils étaient légion, adoptant en un instant les clichés, les interdits, les mots de passe de la tribu. Je me souviens de l'un d'entre eux commentant, pendant le thé servi dans le jardin, ce mot d'un romancier qui lui semblait un « scoop » levant les interdictions : « La mort est le seul problème qu'on ne peut occulter. »

La mort ? Bien sûr qu'elle n'intervenait pas dans ces petits jeux qui rappelaient les récréations de la *Semaine de Suzette* ou celles des scouts, les jours de pluie. Le tragique non plus, il ne fallait pas en parler. J'avais dit à Pierre mon indignation lorsque, parlant à des gens du colloque du tragique de l'époque – en 1971, la Deuxième Guerre mondiale était encore proche – je fus vertement tancée par un de ces épigones me déclarant qu'au vingtième siècle, on ne devait plus parler de tragique.

Comme ils sont loin, ces exercices d'écriture dans une France pompidolienne endormie !

Au fil des ans, plus tard, Brian et moi avons de temps à autre retrouvé à Paris ou à Marseille Madeleine et Pierre. Lorsqu'il nous offrit le *Journal d'une tendresse*, il nous dit : « Oh ! c'était le temps où je croyais que le roman pouvait tout exprimer. Maintenant c'est différent », faisant allusion aux barrières que posait la théorie dans ces années-là. Mais c'était vous, Pierre, qui aviez raison !

D'autres parleront mieux que moi de sa poésie, très subtile, de son recueil *Reliefs*. Je ne sais ce qu'il a pensé, les derniers temps, de l'évolution, plutôt catastrophique, du milieu littéraire. Sans doute a-t-il comme moi songé avec nostalgie à l'époque où il existait encore des théoriciens, des diktats, peut être intempestifs, mais moins toxiques, comme disent les jeunes, que les « marchés financiers ».

Francine DE MARTINOIR